

drogues des Perses étaient pour quelque chose dans ces maladies qui emportaient les Turcs, aux Marches d'Iran; mais, dit Ménandre, Dizaboul, « bien délié et bien fin ¹, » ne s'y laissa point prendre, et comprit la malice. Maniakh avait échappé au poison. Il raconta tout à son suzerain et maître, le kagan, tout, la trahison du rebelle Koutloug, la perfidie des Iraniens, et l'insulte qu'ils faisaient aux Turcs. Ce dont ne parlent pas les Grecs, ce qui aggravait l'affaire dans le monde turc, c'était les relations de parenté entre Khosrau Anouchirvan et la nation « Extérieure », mais soumise et vassale, des Tèlè; le Grand Roi avait épousé la princesse *Kayèn*, une Turque Tèlè de Sogdiane ². Tout rebellion et félonie. Le Boumin Kagan, allié par mariage au Saint Empereur de l'Illustre Nation, à l'empereur de Chine en personne (il avait marié sa fille, A-sse-na, à l'empereur Wou-ti, de la dynastie de Tcheou), n'était pas homme à se laisser insulter par cet empoisonneur roi de Perse, et par ces vauriens, par ces « ignorants et félons », déserteurs turcs, les Tèlè marrons d'outre-Oxus. L'occasion était admirable. Mokan régnait sur les nations turques, depuis les Marches chinoises, le Nan Lou et le Pé Lou, et depuis les bords de l'Oxus, qu'il avait conquis en soumettant les Turcs Ripuaires, jusqu'aux extrêmes limites où atteignaient les Turcs Kiptchak, au nord du Caucase et le long du Volga. Les Turcs Ongout, au sud du Kobi, ne lui donnaient pas d'ombrage, décidément chinoisés et rivés à la Chine, mais servaient d'intermédiaires entre les Chinois et

λοιμῶν ἔμπειρον πεφυκέναι. — Ménandre 297. Θροῦς δὲ ἐφοίτησε Πέρσαις, ὡς διώλοντο τῇ πανηγυρῇ τῶν Περσῶν ἀρχμῶ τῶν Τούρκων οἱ πρέσβεις, ἅτε τῆς αὐτῶν χώρας θαμὰ νικητῆ παλιννομένης, καὶ ἀδύνατον ὄν αὐτοῖς ἄνευ κρυμῶδους καταστήματος βιοτεύειν.

1. Ἀγλίνος καὶ δεινός. — Ménandre 297.

2. *Journal asiatique*, VI^e série, 7^e volume. Histoire de la dynastie des Sassanides, d'après les renseignements fournis par les historiens arméniens, par Palkanian, p. 189. Les chroniqueurs persans (Mirkhond, p. 389) appellent la princesse *Kayèn Turk Zadé*, « l'Héritière Turque ».

lui. A l'est, il avait soumis les trente Tatars; leurs rebelles, il les avait mis hors de cause, les repoussant à l'orient du lac Baïkal. Il tenait les routes entre la Chine, la Perse et l'empire romain. Mais sur cette multitude sans cohésion de peuples différant par le genre de vie, les lois, la religion, le langage, son autorité d'*Ili khan* était précaire. En réalité, le kagan n'avait sous la main que les Kankli, les Kalatch et les Oïgour; au sud et au nord, les Karluk et les tribus rompues qui, par leur mélange avec des nations toungouzes, formèrent plus tard la nation mongole, ne lui obéissaient pas, même nominalement. A l'ouest, les Kiptchak, et les tribus rompues et marronnes qui dominaient sur les Finnois du *Yogour*, « haut pays », et formaient, avec eux, des Confédérations comme celles des Abares, des Magyars, etc., se révoltaient sans cesse. Seulement sur les Marches de Perse, les Turcs au nord de l'Oxus, pressés par les Sassanides, sur les Marches de Chine, les Ongout en lutte constante avec l'ennemi de l'Est, et mêlés à toutes les révolutions chinoises, soutenaient loyalement le roi national, le roi turc. Pour maintenir son empire à l'est et au sud, Mokan ne pouvait se passer de la Chine; il imagina, pour le maintenir à l'ouest, de nouer des relations avec Rome, en guerre contre ses vassaux rebelles, Kiptchak et Abares, et engagée dans une lutte plusieurs fois séculaire contre l'ennemi héréditaire des Turcs, l'Iranien. Avec un extraordinaire coup d'œil, ce barbare de l'Altaï conçut le projet de former une alliance entre les deux grands États civilisés, entre la Chine de l'Est, et le *Ta-thsin*, « la Grande Chine » de l'Ouest, l'empire romain, lui, avec ses Turcs, servant d'intermédiaire, et d'homme d'armes à la solde des alliés. Faire la police entre le Fleuve-Jaune et le Danube, garantir les communications entre la Chine et Rome, se poser en arbitre au service de l'une et de l'autre, départager le monde, tel fut le plan

colossal de ce Turc, plan que n'ont jamais oublié ses successeurs. Au vi^e siècle, les révolutions continuelles qui se succédaient en Chine, et l'inintelligente fatuité des Byzantins le firent avorter; au xiii^e, le Tchinghiz Khan le réalisa, par sa politique de fer et de sang, à force de génie, brutalement, à coups de sabre; mais alors, il était trop tard.

« Au commencement de la quatrième année de la royauté de Justin (568), l'ambassade des Turcs arriva à Byzance ¹. » Elle venait de loin, par monts et vaux, ayant traversé « de pays beaucoup, montagnes hautes et amas de neiges, et plaines, et forêts, et marais et fleuves, puis finalement le mont Caucase ». Le chef de l'ambassade était Maniakh le Sogdien, échappé au poison des Perses; il apportait des présents, de la soie « et il n'y en avait pas peu ² », avec une lettre de créance et un message « en caractères scythiques ³ »; c'est l'ancienne écriture turque, récemment déchiffrée, qu'on lit aux inscriptions de Sibérie et de Mongolie. Il est remarquable de noter qu'il se trouva, dans Byzance, des interprètes ⁴ pour lire et traduire ces lettres, venues de si loin, écrites avec les caractères « scythiques » des Turcs, qui sont les mêmes que les anciens « *Hioung-Nou* ». Les lettres lues, l'empereur romain donna « bien volontiers ⁵ » audience à l'ambassade du kagan turc. Maniakh répond aux demandes que lui adresse l'Empereur; il lui explique comment les Turcs sont répartis en quatre Commandements, « *τέτταρας ἡγεμονίας* », confédérés sous l'autorité unique et nationale, « *κράτος τοῦ ξύμπαντος ἔθνους* », du Dizaboul. On retrouve la division en Kiptchak (nord-ouest), Kalatch, Kankli et

1. Ménandre, p. 295 et suiv.

2. Οὐκ ὀλίγον τι χρῆμα, p. 298.

3. Τὸ γράμμα τὸ Σκυθικόν, p. 298.

4. Ὁ βασιλεὺς ἀναλεξάμενος διὰ τῶν ἐρμηνέων τὸ γράμμα τὸ Σκυθικόν. — Ménandre, p. 298.

5. Ἀσμενέστατα προσήγατο τὴν πρεσβείαν, *ibid.*

Karluk (au centre et à l'est), les Oïgour de l'Hexapole et de la Pentapole n'entrant pas en compte, puisqu'ils sont directement soumis à l'un des royaumes chinois. L'ambassadeur turc, répondant à deux questions de l'empereur, déclare que les Tèlè (Ephtalites dans le texte) sont entièrement sujets au kagan turc, comme Nation Extérieure, payant tribut, et que les Abares rebelles, réfractaires à leur souverain turc, gens insoumis et contumaces, sont au nombre d'environ vingt mille. Nous retrouvons ici l'accord avec Théophylacte, et la distinction entre les Abares marrons, dont le soi-disant kagan est un imposteur, et les véritables Abares, sujets du kagan authentique des Turcs.

Toutes ces explications données, Maniakh déclare le but véritable de sa mission: il s'agit d'une alliance offensive et défensive; les Turcs sont prêts à se battre contre tous ennemis de la puissance romaine ¹, et c'est ainsi, dit Ménandre, que le peuple des Turcs devint ami aux Romains ².

Ce que les Turcs offraient, c'était le marché de la Chine, l'ouverture de la route par laquelle ils enverraient directement à Rome la soie brute; ce qu'ils demandaient, c'était l'offensive en commun contre les Perses, qui barraient la route commerciale, contre les Abares, coupables du plus grand des crimes, dans leurs idées de Turcs, contre les Abares, coupables de rébellion et de désertion. Les Grecs ne comprirent pas, ou feignirent de ne pas comprendre; ils voulaient gagner du temps, s'enquérir, savoir au juste ce qu'était le roi des Turcs, ce qu'il pouvait. Au fond, entourés d'ennemis, disputés entre tant de barbares, ils n'osaient pas; ils avaient peur de se faire des affaires avec le khaghan des Abares et avec le Grand Roi sassanide. Ces Turcs ne dou-

1. Καταπολεμήσαι τῆς Ῥωμαίων ἐπικρατείας τὸ δυσμενές (Ménandre, 299). Le mot grec *δυσμην* est exactement le même que le persan et le turc osmanli modernes: *duchmèn*.

2. Ὄντω μὲν οὖν τὸ φῶλον οἱ Τοῦρκοι φίλοι ἐγένοντο Ῥωμαίοις (Ménandre, 300).

taient de rien, et eux, ils craignaient tout. Le Dizaboul Mokan leur proposait un plan de campagne, leur demandait des armées, et probablement, dans ses habitudes de roi condottiere, des subsides, comme à l'empereur de Chine; ils envoyèrent une ambassade. Zémarque la conduisait, et Ménandre donne des fragments de sa relation. Quand elle arriva dans le Pé Lou, le Dizaboul Mokan était mort, et son frère cadet, le Tékiné Dobo Khan, partait pour les Marches de Perse; il emmena l'ambassadeur romain jusqu'à Talas, entre le Tchou et le Syr Darya, malmena les ambassadeurs persans qui venaient à sa rencontre, fit tout pour le rassurer, le décider. Il ne put rien tirer de ce Grec timoré, embarrassé de sa propre mission. Quand les Grecs renvoyèrent ensuite Valentinus, un militaire, les Turcs ne le prirent pas au sérieux; c'était sa deuxième ambassade; depuis le traité conclu avec Justin, les relations étaient constantes entre l'Empire romain et la haute Asie. Les sujets du kagan, soit Sougdak appartenant aux Nations Extérieures, soit Chinois, soit gens des Nations Intérieures, venaient chercher fortune en *Ta Thsin*, à Constantinople. Valentinus n'emmena pas moins de cent six de ces Turcs, qui profitaient de l'occasion pour revoir leur pays¹; ils allaient le trouver bien changé, après la mort du grand Dizaboul; ce vaillant kagan (Mokan) le Boumin Khan étant défunt, « ses jeunes frères devinrent kagans, ses fils et neveux devinrent kagans, mais les jeunes frères n'étant point faits comme leur aîné, les fils n'étant point faits comme leur père, d'ignorants kagans s'élevèrent, de fainéants kagans s'élevèrent². » Valentinus, d'après la relation de Ménandre, ne paraît pas s'être aperçu que la crise par laquelle passait l'empire turc,

1. ... Καὶ Τούρκοις ἑκατὸν πρὸς τοὺς ἕξ; ἐνεδήμιον γὰρ τῆνικαῦτα Τούρκοι κατὰ τὸ Βυζάντιον ἦδη ἐκ πολλοῦ... (Ménandre, p. 398.)

2. *Alltürkischen Inschriften*, p. 6 — 4 et 5.

en cette année 575 où il remplit sa mission, était des plus sérieuses; du moins, la relation de Ménandre ne dit rien qui marque un changement considérable dans l'État turc, sinon qu'il n'était plus divisé, comme du vivant de Dizaboul, en quatre commandements ou hégémonies, mais en huit lots (*μοίρα*).

Après avoir traversé des pays qui correspondent à la Crimée, à la mer d'Azof, et à la Russie méridionale de nos jours, puis d'autres pays très difficiles, Valentinus parvint à l'*ordou* d'un des huit princes turcs; le mot turc et mongol *ordou*, qui signifie « quartier général », à la fois militaire et princier, est fort exactement expliqué par l'expression grecque qu'emploie Ménandre, « *Τὰ πολεμικὰ σύμβολα* ». La relation appelle le prince de cet ordou « *Τούρξαντος* », nom défiguré, probablement par la forme génitive donnée à une transcription grecque « *Τούρξας* », qui correspond au nom turc archaïque d'homme et de peuple *Turkèch*¹. Le plus ancien des huit princes est appelé « *Ἀρσίλας* », notation estropiée du nom *Arslan*, « Lion », très répandu chez les Turcs. De tous ces noms propres, le moins défiguré dans la relation, ou par les mauvaises leçons des manuscrits, est celui du prince qui commande à la Nation Intérieure, « *ἐνδοτέρω ἡγεμόνας Τούρκων* », sur la Montagne d'Or, « *το Ἐκτέλ ὄρος δύνανται δὲ τὸ Ἐκτέλ χρυσοῦν* ». Le Grec appelle ce prince *Τάρδου*, le nom turc étant *Tardouch*².

Dans le « lotissage » de l'empire turc, après la mort du grand Boumin (Mokan) Khan, une partie des *μοίρα*, des « lots » de l'est avait été attribuée au frère cadet du Boumin, que les Chinois, les Turcs et les Mongols appellent également Tho-po, ou Dobo Khan, et dont les Byzantins

1 et 2. « De mon cher fils, *Turkèch* Kagan, Makratch, le garde du sceau, des Ogouz, le savant garde du sceau est venu; du kagan des Kirghiz, *Tardouch* et Inandjmour sont venus. » (*Alltürkischen Inschriften*, p. 31 — 13.)

ne paraissent pas se douter; ce Dobo Khan, vrai chef de la Confédération, grassement payé par les Chinois, qui se disputaient son alliance ¹, s'était converti au bouddhisme. « Il y avait un religieux bouddhiste du royaume de Thsi, nommé Hoei Lin, qui avait été enlevé de force, et se trouvait parmi les Tou-Kioue. Il parla à Tho-po-Khan, et lui dit : Si le royaume de Thsi est puissant et riche, c'est uniquement parce qu'on y observe la loi du Bouddha. — Il l'entretint alors des causes et des effets, des œuvres et de leur rétribution. Tho-po, l'ayant entendu, eut foi en sa parole, et fit construire un Kia-Lan (couvent)... il observait le jeûne, faisait le tour de la pagode et la salutation circulaire... Il regrettait de n'être pas né dans le pays du Milieu (la Chine) ². » Ce véritable empereur turc, bouddhiste et plus qu'à demi chinois, régnant, les princes, ses parents et confédérés de l'Ouest et de la Nation Intérieure avaient les mains liées; l'empire se dissolvait au profit de la Chine; eux, les Occidentaux, ne cherchaient plus qu'à tout risquer au compte du *Ta-Thsin*, de Rome, se sentant repoussés de l'Est. Quand ils virent Valentinus arriver les mains vides, ils éclatèrent en reproches. Turkèch, le plus compromis, paya d'audace, fut particulièrement insolent : « Vous êtes ces Romains qui avez dix langues et une seule fourberie!... Les Turcs ne mentent pas!... Votre espèce de roi, « ὁ καὶ ὑμᾶς βασιλεὺς », il s'est allié à nos esclaves — les Abares, les Ouars et les Huns », et il s'emporte, déblatérant sur le compte de ces misérables, de ces rebelles, que le roi de Ta-Thsin traite de puissance à puissance, et qui rentrent sous terre à la seule vue de son fouet, contre lesquels il ne tirerait même

1. « A cette époque, Tho-Po-Khan avait cent mille archers... Les Empereurs des Teheou et des Thsi cherchaient, à l'envi, à faire avec lui une alliance de mariage, et ils vidaient les coffres de leur trésor pour le servir. » (Stan-Julien, p. 29.)

2. Stanislas Julien, p. 29-30.

pas le sabre, s'ils avaient l'impudence de résister, mais que ses loyaux Turcs écraseraient comme vermine sous les pieds de leurs chevaux. Puis, brusquement, il vient au fait, accuse les Romains d'avoir fait suivre à ses envoyés la route des Marches de Perse et du Caucase, au lieu, dit-il, que la bonne route, que lui connaît bien, est par le Dniepr et le Danube, c'est-à-dire, à la turque, par le pays kiptchak. Et pour le prouver, il annonce à Valentinus qu'il va faire assiéger Bosporos en Crimée. En effet, à son retour à Byzance, Valentinus apprend qu'un capitaine ture nommé Βόχανος (le nom ne présente pas de difficulté, c'est Bouka-khan) a envahi la Crimée et pris Bosporos ¹.

Nous sommes en 575. Le roi ture est encore maître de toute l'Asie septentrionale, depuis la Grande Muraille jusqu'au Don, et sa route vers l'ouest est par le Pé Lou et les steppes; il refuse de communiquer par le Nan-Lou, le Fergana, les marches de Perse et le Caucase.

« Vers devant (vers l'est), j'ai mené mon armée jusqu'à la pleine de *Chandoung*, vers la droite (vers le sud), jusqu'aux neuf *Erzin*, mais sans atteindre les Tibétains, vers derrière (vers l'ouest), par-dessus le fleuve *Ientchu* (le Yaxartes) jusqu'à la *Porte de Fer* (en Transoxiane, au sud de *Samarhande*, près de *Derbend*), vers la gauche (vers le nord), jusqu'au pays de *Ièring iarkou* ². » Tel est l'empire ture aux VI^e et VII^e siècles. A l'ouest, il a détruit ou assimilé, jusqu'au delà du Volga, les débris des Huns. Il est au delà du Volga, il est en Crimée, il est au Caucase; les Huns, maintenant, ce sont les Turcs.

Il y a un point obscur dans la relation; après que Turkèch a obligé les Romains à prendre part au deuil de son père (ce que Ménandre dit de la cérémonie concorde exactement

1. Ménandre, p. 398 à 401.

2. *Alltürkische Inschriften*, p. 33 — 3 et 4.

avec ce qu'en rapportent les Chinois), il les envoie chez Tardouch, dans la Nation Intérieure. Est-ce pour exhiber ses relations avec le Ta-Thsin, et se donner du crédit auprès de ses cousins et rivaux? Est-ce pour intimider les Romains, par la grandeur du pays et le voisinage des Chinois? Quoi qu'il en soit, les relations sont interrompues, de ce jour, entre la lointaine Turquie et Rome, parce que Rome a eu peur des tribus marronnes échappées aux Turcs, et surtout parce qu'elle n'a pas osé s'entendre avec eux pour attaquer franchement les Sassanides, et partager, avec les gens d'extrême Orient, le grand empire perse, parce que le Turc barbare et païen lui faisait horreur. Que serait-il advenu de la propagande islamique, dont le véritable point d'appui fut la Perse, si le Turc christianisé, le bouddhiste et le païen, avec le Chinois, le Romain, avaient écrasé ensemble le Sassanide, avant l'Hégire? Mais, pour ces Byzantins, hors de leur Eglise, il n'y avait point d'humanité.

Pour la première fois, mais non la dernière, la fatuité et l'ignorance théologique empêchèrent l'entrée de l'Asie dans le monde européen.

LIVRE II

LES TURCS ET L'ISLAM

Le VII^e siècle a été l'époque critique dans la vie des peuples asiatiques. En désorganisant l'empire des Sassanides et les pays iraniens, la révolution musulmane arabe a dévié sur la Perse, sur l'Asie Mineure, et sur la Syrie une partie du courant d'immigration turque, canalisé, jusqu'à cette époque, dans la vieille voie scythique, au nord de l'Oxus et de la Caspienne. En apportant la doctrine nouvelle de l'Islam jusqu'au fond des Marches chinoises du Nan Lou et du Pé Lou, elle a profondément modifié, pour toujours altéré les rapports sociaux et politiques entre l'Europe chrétienne et l'extrême Orient; elle les a compliqués de toutes les difficultés, de tous les malentendus que comporte une querelle religieuse; du Turc, intermédiaire naturel entre la Chine et l'Europe, elle a fait le champion armé d'une foi asiatique hostile à la foi des Européens, de sorte que les plus grandes guerres religieuses du moyen âge ont été soutenues, contre l'Europe, par des peuples qui n'avaient aucun grief contre la chrétienté, et se souciaient très médiocrement de la religion qu'ils étaient, aux yeux des Occidentaux, censés incarner. La révolution